



L'histoire culturelle dans l'historiographie anglo-américaine. Quelques éléments de réflexion

Aude Mairey

► To cite this version:

Aude Mairey. L'histoire culturelle dans l'historiographie anglo-américaine. Quelques éléments de réflexion. *Médiévales*, 2008, 55, pp.147-162. halshs-00426653

HAL Id: halshs-00426653

<https://shs.hal.science/halshs-00426653>

Submitted on 8 Jan 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'histoire culturelle du Moyen Âge dans l'historiographie anglo-américaine

Quelques éléments de réflexion

Il est bien sûr impossible de tracer un tableau complet de l'historiographie britannique et américaine sur le Moyen Âge, même en se limitant à l'histoire culturelle. Le sujet est immense et ce d'autant plus que les Britanniques – comme les Américains – s'intéressent de près au *medievalism*, « l'étude du Moyen Âge comme une construction imaginaire dans la société occidentale depuis sa fin supposée », autrement dit le « processus continu de création du Moyen Âge » (l'expression est de Leslie Workman). Une revue internationale, *Studies in Medievalism*, y est par exemple consacrée depuis les débuts des années 1990¹. Il est d'autant plus impossible de tracer un tableau complet qu'il existe bien des traditions distinctes de part et d'autre de l'Atlantique, même si les va-et-vient et les rapprochements sont constants (beaucoup de chercheurs circulent d'ailleurs d'un pays à l'autre). Mais un point est en tout cas remarquable : la place de la culture dans l'histoire, et plus généralement dans les sciences humaines et sociales, est considérable et ce depuis bien longtemps déjà². Il faut y insister dans la perspective d'une présentation de l'historiographie du Moyen Âge dans le domaine culturel.

C'est pourquoi il est nécessaire d'évoquer rapidement les courants, notions et controverses développés depuis les années 1960 et 1970 en Grande-Bretagne et aux États-Unis : les médiévistes britanniques et américains ne sont en effet pas restés à l'écart des transformations intellectuelles à l'œuvre au sein du système universitaire (du moins pas tous). J'envisagerai ensuite l'impact de ces éléments sur les historiographies anglaises et américaines du Moyen Âge, avant d'avancer quelques pistes sur ce que peuvent apporter certaines pratiques et réflexions actuelles anglo-américaines à notre propre manière d'envisager l'histoire culturelle. Le trait sera fatalement un peu forcé, que ce soit dans la présentation un peu tranchée des historiographies britanniques et américaines ou dans l'accent mis sur la différence d'avec l'historiographie française, car il est impossible d'évoquer toutes les nuances – réelles – des productions historiographiques. C'est bien un survol qui est ici proposé.

¹ Le site internet de la revue est : <http://www.medievalism.net/>. Voir également l'ouvrage de Norman CANTOR, *Inventing the Middle Ages. The Lives, Works and Ideas of the Great Medievalists of the Twentieth Century*, Cambridge, 1991.

² Pour une introduction générale, voir D. CUCHE, *La notion de culture dans les sciences sociales*, 3^e édition, Paris, 2004.

Cultural Studies, *linguistic turn*, postmodernisme... autant de termes souvent considérés de manière péjorative par les Français, dont les jugements sont parfois emprunts d'un certain simplisme, voire d'une certaine ignorance. Sans verser dans l'excès inverse d'une louange inconditionnelle, quelques mises au point doivent être faites, étant donnée l'influence (parfois souterraine) de ces courants sur les pratiques anglo-américaines de l'histoire culturelle, mais aussi parce que certains aspects de ces courants peuvent constituer des outils valables pour l'historien médiéviste³.

À l'origine, les *Cultural Studies* renvoient à un courant bien précis, né en Angleterre dans les années 1960-1970 dans le giron de l'université de Birmingham, sous la houlette de quelques grandes figures de l'histoire sociale contemporaine, Richard Hoggart, Raymond Williams et Edward Thompson. Selon Stéphane Van Damme, « ces auteurs s'inscrivent dans le cadre de la renaissance des analyses marxistes et sont proches du courant politique de la *New Left*. Ils ont en commun de combler un silence de Marx sur l'analyse des "systèmes de valeurs" (Thompson) et proposent de centrer leur approche de la culture de masse sur une histoire sociale de longue durée portant sur les pratiques de résistances des classes populaires et sur les luttes sociales »⁴. C'est donc un projet lié au marxisme, mais décalé et mettant l'accent sur la culture – grande oubliée de Marx. Ce projet s'est distingué par au moins deux aspects : les contenus d'une part, tels la sociabilité ouvrière, les sous cultures, les marginaux, ou encore les pratiques culturelles du quotidien, bon nombre de ces thèmes ayant été adaptés pour la période médiévale ; la question de la méthode, d'autre part : en plus des apports de l'ethnologie (pratique d'enquêtes systématiques...), le projet, en particulier sous l'influence de Richard Hoggart, a également porté sur le déplacement des outils de la critique littéraire sur le terrain des produits de la culture de masse⁵.

Dans les années 1980, les *Cultural Studies* ont été exportées aux États-Unis, mais elles s'y sont rapidement transformées, du fait notamment de deux facteurs :

- la question du multiculturalisme et des revendications des minorités américaines – dans le droit fil des revendications des noirs des années 1960, des mouvements féministes et de la contestation plus générale de la fin des années 1960 et du début des années 1970 ;

³ À cet égard, je dois beaucoup à l'article nuancé de Stéphane VAN DAMME, « Comprendre les *Cultural Studies* : une approche de l'histoire des savoirs », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 51/4bis, 2004-2005, p. 48-58.

⁴ *Ibid.*, p. 49. Sur les *Cultural Studies* anglaises, voir aussi G. ELEY, « De l'histoire sociale au "tournant linguistique" dans l'historiographie anglo-américaine », *Genèses*, 7, 1992, p. 163-193. Parmi les nombreux ouvrages issus de ce mouvement, voir par exemple R. WILLIAMS, *Culture and Society : Coleridge to Orwell*, Londres, 1960.

⁵ Ce projet s'est particulièrement manifesté dans la revue *Past and Present* (fondée en 1953), auxquels les médiévistes, en la personne notamment de Rodney Hilton, ont largement participé.

- l'influence de ce que d'aucuns ont appelé la *French Theory*, développée surtout au début des années 1980 et analysée de manière remarquable par François Cusset⁶. La *French Theory*, comme son nom ne l'indique pas, est en fait un courant purement américain qui, par de nombreux tours et détours, a conduit à la récupération d'un certain nombre de philosophes français, aux premiers rangs desquels Jacques Derrida et Michel Foucault (mais aussi Gilles Deleuze et Jean Baudrillard), ces philosophes étant dès lors bien plus célèbres aux États-Unis qu'en France. Les mots d'ordre de ce mouvement – par ailleurs flou et assez indéterminé – ont été le postmodernisme et le déconstructionnisme⁷. Dans un sens, ces influences sont liées aux mouvements contestataires mentionnés ci-dessus, mais elles sont aussi, et peut-être surtout, liées à la réaction d'un certain nombre d'universitaires face au reaganisme triomphant des années 1980, réaction qui ne pouvait qu'être intellectuelle dans la mesure où le système universitaire américain est très isolé du reste de la société. Leur rapide écho en Grande-Bretagne, au moment du thatchérisme alors tout aussi triomphant, n'est pas non plus anodin.

Les *Cultural Studies* anglaises « originales » ont donc subi de profondes transformations, caractérisées d'abord par un mouvement de fragmentation d'autant plus grand qu'elles ne constituaient pas d'emblée une discipline à proprement parler ou même un champ d'étude totalement cohérent. Quelques noyaux forts se sont certes développés autour des problèmes liés à la « globalisation », aux communautés, à leur identité et à leurs relations avec le reste de la société, mais dans l'ensemble la diversité était (et est toujours) de règle. Par ailleurs, même si la diffusion de ces *Cultural Studies* renouvelées a été réelle dans toutes les sciences humaines et sociales, ces transformations se sont traduites, en tout cas aux États-Unis, par un recadrage allant dans le sens d'une domination plus grande de la littérature, et ce d'autant plus que cette discipline jouait déjà un rôle majeur au sein du système universitaire américain. Cela n'a pas été sans conséquences sur les évolutions historiographiques ultérieures.

Le *linguistic turn*, ou tournant linguistique, est en effet étroitement associé aux *Cultural Studies*, mais il possède également sa dynamique propre. Dès 1973 en effet, Hayden White remettait en cause la notion même selon laquelle l'écriture de l'histoire différerait de

⁶ F. CUSSET, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, 2003.

⁷ Sur ces notions pour le moins complexes, je renvoie à la lecture du livre de Cusset – ce qui m'intéresse ici est simplement de montrer comment se sont développées des influences qui ont eu un fort impact sur toutes les sciences humaines et sociales américaines, y compris en histoire.

celle de la fiction – ce qui a bien sûr provoqué de violentes polémiques⁸. Mais c'est surtout dans les années 1980-1990 que ce tournant s'affirme, le moment fondateur pour la discipline historique étant un colloque organisé en 1980 à l'université de Cornell par les modernistes Dominick LaCapra et Steven Kaplan⁹. Dans ce colloque s'est dégagée l'affirmation du fait que toute connaissance du passé est médiatisée par le texte et qu'on ne peut donc faire l'économie d'une réflexion sur le langage et le discours¹⁰. Les controverses ont immédiatement surgi et elles ont été violentes, ce qui a provoqué une radicalisation de la part de certains des partisans et des adversaires de ces nouveaux courants et a finalement conduit à la parution de nombreux travaux arc-boutés sur des positions extrêmes. En ce qui concerne les partisans du tournant linguistique (et pour rester dans les domaines historiques et littéraires), cela a souvent abouti à une textualisation extrême de la source historique ou littéraire, et du coup de l'histoire et de l'histoire de la littérature. De manière plus générale, il est vrai que le tournant linguistique et les controverses qui l'ont entouré ont soulevé le problème de l'interprétation et de la relativité des savoirs, ce qui a parfois pu conduire à un scepticisme stérile. En même temps, les partisans les plus modérés du tournant ont bien souligné que cela pouvait aussi conduire à une plus grande sensibilité vis-à-vis d'une part des différentes possibilités d'interprétation d'une source et d'autre part de sa dimension discursive, qui est bien réelle.

Certains ont d'ailleurs essayé d'adopter une sorte de troisième voie, en particulier dans le domaine de l'histoire de la littérature : c'est notamment (mais pas seulement) le cas de Stephen Greenblatt, spécialiste de Shakespeare et fondateur du *New Historicism*, même s'il réclame énergiquement cette appellation¹¹. Le *New Historicism* constitue d'ailleurs plutôt une méthode de travail qu'une théorie littéraire. Il s'agit par exemple d'être sensible aux détails qui s'avèrent souvent révélateurs des « forces contradictoires » à l'œuvre dans la société et à l'intégration des produits culturels dans des structures discursives plus larges. Il s'agit aussi – et peut-être surtout – d'être conscient de sa propre méthodologie, notamment par rapport aux procédures d'interprétation. L'attention au contexte est donc importante, même si les tenants du *New Historicism* refusent d'en être prisonniers. Dans les faits, ce courant a été influent, y

⁸ H. WHITE, *Metahistory : The Historical Imagination in Nineteenth-century Europe*, Baltimore et Londres, 1973.

⁹ D. LACAPRA et S. KAPLAN éd., *Modern European Intellectual History : Reappraisals and New Perspectives*, Ithaca, 1982.

¹⁰ Il faut souligner que cette affirmation n'allait pas alors sans une dimension politique : c'était en effet une manière d'ancrer encore davantage la littérature comme discipline au centre du système universitaire américain.

¹¹ Parmi ses nombreuses productions, voir par exemple son article, « What is the history of literature ? », *Critical Inquiry* 23, 1997, p. 460-481. Voir aussi le site de Dino Felluga (université de Purdue, États-Unis) présentant les grandes lignes du *New Historicism* : <http://www.cla.purdue.edu/English/theory/newhistoricism/>.

compris chez les historiens de formation, mais parmi ceux qui s'en sont revendiqués, certains ont oublié une partie de ces principes au profit, là encore, d'une textualisation à outrance.

Malgré leurs imperfections, il me semble que ces mouvements intellectuels ont fourni quelques apports non négligeables à la recherche historique. Sur le plan méthodologique, on peut en retenir deux principaux. D'une part, ces courants ont conduit à de nombreuses réflexions sur la recherche d'une relation plus équilibrée entre texte et contexte ; d'autre part, ils ont permis de véritables tentatives d'interdisciplinarité entre les différentes sciences humaines, comme le suggère d'ailleurs l'intitulé même de *Cultural Studies*, même si une discipline s'est souvent avérée dominante (la littérature aux États-Unis en particulier). Sur le plan du contenu, trois développements peuvent être retenus. L'apport principal est, sans doute, celui des *gender studies*, qui ne renvoie pas seulement à l'histoire des femmes mais s'intéresse à la construction (sociale et discursive) des identités sexuées¹². Il faut également souligner l'attention portée aux marges et en corollaire aux rapports de domination au sein de la société. Enfin, dans le domaine de l'histoire culturelle proprement dite, il faut insister sur l'attention portée aux rapports entre « culture dominante » et « culture populaire », mais aussi entre culture et individu (ce qui est moins souvent relevé).

Ces tendances se retrouvent très clairement dans les études sur l'histoire culturelle du Moyen Âge, souvent regroupées dans le cadre des *Medieval Studies*.

Les médiévistes britanniques et américains ne sont pas tous restés dans leur tour d'ivoire, même s'ils ont peut-être été moins engagés dans les controverses que d'autres (certains les ont délibérément ignorées). Un des éléments les plus nets de cette ouverture a été le développement, depuis les années 1970 et surtout les années 1980, des *Centers for Medieval Studies*, très nombreux aujourd'hui aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Mais il faut se demander ce que ces *Medieval Studies* regroupent exactement et si elles constituent vraiment une réalité opératoire dans le domaine de la recherche. De fait, le parallèle est souvent fait avec les *studies* innombrables qui se développent aux États-Unis pour chaque groupe social ou culturel. Pourtant, les *Medieval Studies* sont à l'origine une innovation anglaise de la fin des années 1960, expérience narrée par l'un de ses membres fondateurs, Derek Pearsall¹³. Le premier centre a en effet été établi dans la toute jeune université de York

¹² Une partie des origines des *gender studies* sont d'ailleurs à chercher du côté de l'histoire sociale anglaise : voir L. L. DOWNIS, « Histoires du genre en Grande-Bretagne, 1968-2000 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 51-4 bis, supplément 2004, p. 59-70.

¹³ D. PEARSALL, « Teaching Medieval Studies : The York Experience », dans J. VAN ENGEN éd., *The Past and Future of Medieval Studies*, Notre Dame, Ind., 1994, p. 217-230.

en 1968, sous l'impulsion d'une remarquable historienne de la littérature, Elisabeth Salter. Ce centre a regroupé des littéraires, des historiens et des historiens de l'art, puis plus tard des archéologues. L'enseignement a été organisé en options qui ont pu varier, mais choisies pour leurs capacités à constituer de véritables terrains interdisciplinaires : ce fut le cas de celles qui ont porté sur l'Angleterre anglo-saxonne, sur les rapports France-Angleterre au XIV^e siècle, sur l'Âge de Richard II et sur York à la fin du Moyen Âge. L'enseignement y était toujours pratiqué à plusieurs et c'est en grande partie ce qui a fait son originalité. De fait, les *Medieval Studies* sont d'abord nées dans une optique d'enseignement, même si cela a encouragé beaucoup d'enseignants – qui étaient aussi chercheurs – à collaborer alors qu'ils étaient issus de disciplines différentes. Cela dit, si les *Centers for Medieval Studies* sont aujourd'hui nombreux, il faut reconnaître que les chapeaux institutionnels ne traduisent pas toujours une réalité de l'enseignement et de la recherche au quotidien. Dans certains cas, ce ne sont que des coquilles vides, même si dans d'autres cas, il y a un dynamisme réel.

L'essentiel reste cependant le contenu de la recherche. Sur ce plan, il suffit, pour se rendre compte de l'impact des évolutions générales sur les publications des médiévistes, de parcourir les entrées récentes de la bibliographie de la *Royal Historical Society*. Cette dernière est une importante société britannique d'historiens, mais sa bibliographie recense tous les ouvrages parus sur les îles Britanniques (de l'Antiquité à nos jours), et inclut donc beaucoup d'ouvrages américains¹⁴. Cette bibliographie était auparavant publiée sur papier, mais elle est maintenant en accès libre sur internet. Ce transfert présente cependant quelques inconvénients, pour qui veut se faire une idée du contenu des publications : alors que la version papier présentait une organisation thématique, seule la recherche par mots-clés est possible pour la version internet. De plus, il n'y a pas pour cette dernière de possibilité de recherche par année de publication. Enfin, les mises à jour se font par blocs, ce qui limite une vision exhaustive des publications récentes. C'est pourquoi j'ai effectué une analyse précise sur la bibliographie de 2002¹⁵, alors que je n'ai étudié que les grandes tendances pour la bibliographie de 2006, qui n'est pas encore achevée¹⁶.

¹⁴ Cela exclut évidemment les ouvrages historiques anglais et américains portant sur les autres pays, mais cela reste représentatif, étant donnée la masse de travaux existant sur les îles Britanniques, aire d'étude géographique privilégiée des historiens, chez les Britanniques, mais aussi chez les Américains

¹⁵ Dernière année à ma disposition : Royal Historical Society, *Annual Bibliography of British and Irish History. Publications for 2002*, Oxford, 2003.

¹⁶ <http://www.rhs.ac.uk/bibl/bibwel.asp>.

Si l'on regarde tout d'abord la répartition thématique générale pour 2002¹⁷, on s'aperçoit tout d'abord que l'histoire culturelle et l'histoire religieuse dominent largement (respectivement 23 et 18% pour le Moyen Âge dans son ensemble ; 19 et 25% pour la période 1066-1500). En affinant, on peut observer plusieurs points (pour la période 1066-1500) :

- en ce qui concerne la thématique « sociale », on constate que près de 20% des études sont liées à la *gender history* ; celle-ci n'est donc pas, il faut le souligner à nouveau, liée seulement à l'histoire culturelle. Inversement, certains titres, notamment ceux qui portent sur l'héraldique, pourraient tout à fait se retrouver en histoire culturelle : cela suggère les relations importantes entre les différentes thématiques, ce qui renvoie aux éternels problèmes de classification.

- parmi les ouvrages regroupés dans la thématique « culturelle », il y a beaucoup de monographies en histoire de l'art ou de la littérature, mais il faut également souligner l'importance du thème « médias et communications » (16%) ainsi que – et cela renvoie à une tradition anglo-américaine vivace – celle des éditions (la catégorie regroupant également les traductions).

- pour la thématique « religieuse » enfin, le titre même du thème, *Religious Beliefs, Practice and Organization* renvoie à une conception ouverte de l'histoire religieuse, ce qui est largement confirmé par la répartition en sous thèmes¹⁸ : les pratiques occupent le quart de la production (avec des parts notables réservées aux saints et aux pèlerinages), et les « productions culturelle et intellectuelle » (littérature, musique, théologie...) comptent pour 18% des publications¹⁹. Tout cela n'exclut pas des travaux plus traditionnels sur l'institution ecclésiastique et le clergé (18%), mais montre bien les liens étroits entre histoire « culturelle » et histoire « religieuse ».

Dans la bibliographie de 2006, 97 titres ont été relevés et regroupés²⁰. L'histoire culturelle occupe une place encore plus grande (36%) aux dépens de l'histoire sociale – mais encore une fois, les relations sont importantes et quelques titres d'ouvrages apparaissent significatifs en la matière, par exemple le livre de Sheila McSheffrey, *Marriage, Sex, and Civic Culture in Late Medieval London*, paru à Philadelphie, ou le livre de Pauline Stafford,

¹⁷ Voir les tableaux récapitulatifs donnés en annexe.

¹⁸ Cette dernière a été effectuée par mes soins, ce qui explique que les entrées du tableau donné en annexe soient en français.

¹⁹ Les études sur le patronage culturel sont également regroupées dans cette catégorie.

²⁰ Le classement est donc forcément un peu différent de celui des auteurs de la bibliographie de la RHS, même si j'ai repris leurs catégories.

Gender, Family and the Legitimation of Power : England from the Ninth to Early Twelfth Century, paru à Aldershot.

On retrouve donc de nombreuses préoccupations plus générales de l'histoire et des sciences sociales, comme les *gender studies* ou les réflexions sur la culture « populaire », et l'influence des *Cultural Studies* anglaises « originales » se fait tout autant sentir que celle des *Cultural Studies* de la deuxième période. Deux recueils historiographiques mentionnés dans la bibliographie témoignent de cette double influence, en Grande-Bretagne comme aux États-Unis. Le premier recueil est le fruit d'historiens américains et s'intitule *Debating Medieval History*²¹ ; il se caractérise par une orientation assez nette vers la *social history* au sens le plus large du terme. Les quatre parties de l'ouvrage, qui portent respectivement sur les glissements de l'Antiquité au Moyen Âge, sur le féodalisme, sur le genre et sur les rapports entre religion et société, constituent de plus un bon exemple de la volonté de dépasser les historiographies nationales²². Le second recueil est britannique et s'intitule *Writing Medieval History*²³ ; il se veut une tentative explicite de mesurer les apports des différentes théories « post-modernistes » sur l'histoire médiévale. Les titres des trois parties, intitulées respectivement *Recognizing people in medieval society : the self*, *Literary techniques for reading historical texts* et *Historicizing sex and gender* sont assez claires à cet égard²⁴.

Pour terminer, il faut évoquer l'existence de toute une série de travaux sur les rapports entre littérature et société, qui n'apparaissent pas tous dans la bibliographie de la Royal Historical Society, mais qui sont recensés dans l'*Annual Bibliography of English Language and Literature*, en version papier celle-ci²⁵. De fait, ces travaux sont issus pour la plupart de littéraires de formation, et l'on peut citer quelques noms majeurs : Paul Strohm (connu notamment pour ses travaux sur les rapports entre l'œuvre de Geoffrey Chaucer et la société anglaise)²⁶, Helen Barr (qui a beaucoup travaillé sur les rapports entre formes et contenus des textes, dans ce qu'elle appelle une histoire socio-littéraire)²⁷, mais aussi Anne Middleton,

²¹ L. K. LITTLE et B. H. ROSENWEN, *Debating the Middle Ages*, Oxford, 1998.

²² Les extraits de textes choisis proviennent en effet aussi bien d'historiens anglophones que d'historiens français et allemands.

²³ N. PARTNER éd., *Writing Medieval History*, Londres, 2005.

²⁴ On notera cependant que dans les deux cas, on retrouve la question du genre...

²⁵ Modern Humanities Research Association, *Annual Bibliography of English Language and Literature. Publications for 2005*, Cambridge, 2006.

²⁶ Parmi ses nombreux ouvrages, voir par exemple *Social Chaucer*, Cambridge, Mass., 1989 et *Politique : Languages of Statecraft between Chaucer and Shakespeare*, Notre Dame, Ind., 2005. Chaucer est un des écrivains les plus importants de la fin du Moyen Âge en Angleterre.

²⁷ *Socioliterary Practices in Late Medieval England*, Oxford, 2001.

Nicholas Watson ou encore James Simpson²⁸. La sous-section « Généralités » de la section *English literature – Middle English and Fifteenth Century* des publications recensées par l'*Annual Bibliography* pour 2005 révèle par ailleurs la vitalité des recherches des historiens de la littérature, en particulier dans leurs réflexions entre texte et contexte. Le recueil *Voices in Dialogue : Reading Women in the Middle Ages* en constitue un bon exemple²⁹. Ses contributions multiples tentent par le croisement de différentes approches – littéraires mais aussi historiques – de mieux mesurer la place et la voix des femmes au Moyen Âge. De plus, ce recueil est aussi un espace de débat entre les historiens.

Ces grandes tendances concernent aussi bien les Britanniques que les Américains, mais il faut tout de même évoquer quelques spécificités des uns et des autres par rapport à la pratique de l'histoire médiévale. Les médiévistes britanniques, et en particulier anglais (en tout cas les historiens) restent marqués par une forte tradition pragmatique, ce qui ne les empêche pas de se pencher sur des problématiques nouvelles : le recueil intitulé *Gentry Culture in Late Medieval England*, édité par Raluca Radulescu et Alison Truelove, en est un témoignage³⁰. Les contributeurs y tentent de définir une identité culturelle pour ce groupe flou que constitue la *gentry* (petite et moyenne noblesse), tout en replaçant cette dernière au sein de la société anglaise dans sa totalité. Dans cette optique, sont étudiés tous les aspects de la culture de la *gentry* – politique, littéraire, éducatifs, religieux mais aussi musicaux et artistiques – ainsi que les relations entre ces différents aspects, notamment par le biais de la question des réseaux culturels. C'est un exemple remarquable de la manière dont les historiens peuvent intégrer différentes problématiques et méthodes qui ne concernent pas que l'histoire médiévale, sans tomber pour autant dans une théorisation à outrance.

Du côté américain, tous les médiévistes, qu'ils soient littéraires ou historiens, ne sont pas aveuglés par la théorie – même si celle-ci est peut-être plus prégnante qu'en Angleterre – et ils y sont parfois même hostiles. Mais ils ne s'interdisent pas pour autant d'utiliser certains concepts comme des outils pour mieux appréhender les évolutions historiques : les travaux de Mary Carruthers sur la mémoire ou ceux d'Alastair Minnis sur la notion d'auteur sont à cet égard éclairants³¹. Par ailleurs, deux aspects de l'historiographie américaine apparaissent

²⁸ Voir notamment la synthèse de James SIMPSON, *Reform and Cultural Revolution, 1350-1547*, Oxford, 2002.

²⁹ L. OLSON et K. KERBY-FULTON éd., *Voices in Dialogue : Reading Women in the Middle Ages*, Notre Dame, Ind., 2005.

³⁰ Publié à Manchester en 2005.

³¹ Voir M. CARRUTHERS, *The Book of Memory: A Study of Memory in Medieval Culture*, Cambridge, 1990 et A. MINNIS, *Medieval Theory of Authorship*, Londres, 1984. Les historiens allemands ont également beaucoup réfléchi à ces questions.

remarquables : d'une part, les Américains font preuve d'une grande sensibilité à la question de l'altérité du Moyen Âge. Cela s'explique bien sûr en partie par le fait que les historiens américains n'ont pas de passé médiéval à proprement parler, en tout cas pas sur leur territoire. Comme le notent Paul Freedman et Gabriel Spiegel, « toute tentative d'argumenter sur l'importance et la validité de l'histoire médiévale aux États-Unis, donc, doit d'abord circonvenir son évidente "altérité" (*otherness*), son manque de connexion à quelque passé "américain" national et culturel, visible et partagé »³². Les médiévistes américains sont donc dans un processus constant et nécessaire d'auto-justification, mais cela les force aussi à conserver un certain recul³³. D'autre part – mais les deux éléments sont en grande partie liés – beaucoup d'ouvrages historiques américains sont marqués par l'absence d'un parochialisme qui caractérise parfois l'histoire pratiquée en Europe et ils font preuve d'une plus grande sensibilité à l'histoire comparée, aussi bien sur le plan géographique que chronologique. C'est en tout cas ce que suggère Patrick Geary dans une enquête informelle menée dans les années 1990 : « les Américains travaillent comparativement, s'intéressant plus fréquemment aux schémas théoriques et aux plus larges conclusions et implications de leurs travaux, que ne le font beaucoup d'européens, dont la profonde familiarité avec les sources locales existe dans un grand vide (*vacuum*) »³⁴. Surtout, selon Geary, les Américains n'ont pas de tradition nationale en matière de Moyen Âge, ce qui lui fait dire que « contrairement aux Américains, beaucoup d'Européens ne font pas d'histoire européenne »³⁵. Ces propos peuvent paraître exagérés : il faut rappeler d'une part que les Américains ont une tradition historiographique nationale, même s'ils l'ont appliqué à des pays européens et d'autre part, que l'on peut inversement leur reprocher une certaine superficialité dans leurs analyses, due notamment à un manque d'intimité avec les sources (ce que Geary reconnaît par ailleurs)³⁶. Ils n'en gardent pas moins une part de vérité.

En France, les courants anglo-américains récents ne sont pas très bien considérés. Le tournant linguistique, en particulier, a fait l'objet d'une critique généralisée, comme le

³² P. FREEDMAN et G. M. SPIEGEL, « Medievalisms Old and New : The Rediscovery of Alterity in North American Medieval Studies », *The American Historical Review*, 103, 1998, p. 677-704, p. 678.

³³ Cela ne signifie pas que l'historiographie américaine ait été exempte de présupposés idéologiques, en particulier par rapport à la nature de l'état : voir FREEDMAN et SPIEGEL, « Medievalisms Old and New », *op. cit.* et CANTOR, *Inventing the Middle Ages*, *op. cit.*

³⁴ P. GEARY, « Visions of Medieval Studies in North America », dans J. VAN ENGEN éd., *The Past and Future...*, *op. cit.*, p. 45-57, p. 50.

³⁵ *Ibid.*, p. 51.

³⁶ On pourrait ajouter que de nombreux Américains travaillent de préférence sur les îles Britanniques, ce qui est reflété par la bibliographie de la Royal Historical Society (voir ci-dessus, note 14).

suggère l'ouvrage de Gérard Noiriel intitulé *La crise de l'histoire*, publié en 1996. Or, le problème n'est pas la critique en elle-même mais le fait que cette critique ne porte que sur les excès, certes bien réels, de ce courant. Car si l'on y regarde de plus près, il apparaît que les convergences avec l'histoire culturelle « à la française » sont plus nombreuses qu'on ne le pense parfois. Il faut tout d'abord remarquer que les historiens britanniques et américains ont volontiers reconnu l'importance des Annales et ont tout à fait intégré une partie de leurs problématiques. Dans l'introduction d'un ouvrage célébrant les relations renouvelées et dynamiques entre historiens américains et historiens allemands, les éditeurs notent d'ailleurs qu'une des origines de ces relations a été l'influence commune de l'école française³⁷. Par ailleurs, la nouvelle histoire culturelle « à la française »³⁸ s'intéresse à de nombreux objets chers au cœur des Anglais comme des Américains : on peut citer de manière non exhaustive les rapports dominants/dominés et plus généralement les liens entre pouvoir et culture ; les liens entre culture savante et culture « populaire », la question des rituels... Plus précisément pour le Moyen Âge, les convergences sont grandes dans le domaine de l'anthropologie historique si prégnante en France actuellement³⁹. Or, l'anthropologie historique, même si elle ne s'appelle pas forcément comme cela, est importante dans l'historiographie anglo-américaine – et certaines influences majeures sont communes, comme celles de Clifford Geertz. On peut citer pour exemple les travaux de Sarah Beckwith et ceux de Miri Rubin⁴⁰, ou dans un autre registre les recherches des cérémonialistes américains (comme Peter Jackson ou Ralph Giesey) dont l'influence a été reconnue par les Français, même s'ils ont subi le feu d'une critique nourrie⁴¹.

Finalement, si l'on met de côté les excès de certains, notamment en matière de vocabulaire jargonnant et de théorisation à outrance, je crois que les historiographies anglaises et américaines peuvent enrichir nos pratiques et à nos réflexions. Un premier domaine d'enrichissement est celui des *gender studies*, qui font encore l'objet de nombreuses suspicions parmi les médiévistes français, même si elles ont commencé à se développer ces

³⁷ G. ALTHOFF, J. FRIED et P. GEARY éd., *Medieval Concepts of the Past. Ritual, Memory, Historiography*, Cambridge, 2002, p. 5.

³⁸ Voir J.-P. RIOUX et J.-F. SIRINELLI éd., *Pour une histoire culturelle*, Paris, 1997.

³⁹ Voir Jean-Claude Schmitt et Dominique Iogna-Prat dans J.-Cl. SCHMITT et O.G. OEXLE éd., *Les tendances actuelles de l'histoire au Moyen Âge en France et en Allemagne*, Paris, 2002 : « on ne s'avancera pas beaucoup en disant qu'à des titres divers et en donnant peut-être au mot des sens variables, la plupart des médiévistes français accepteraient aujourd'hui de se placer sous cette bannière » (p. 405).

⁴⁰ Voir notamment S. BECKWITH, *Christ's Body: Identity, Culture and Society in Late Medieval Writings*, Londres, 1993 et M. RUBIN, *Corpus Christi. The Eucharist in Late Medieval Culture*, Cambridge, 1991.

⁴¹ Voir par exemple Alain BOUREAU, « Rituel politique et modernité monarchique », dans N. BULST, R. DESCIMON et A. GUERREAU dir., *L'État ou le roi. Les fondations de la modernité monarchique en France (XIV^e-XVII^e siècles)*, Paris, 1996, p. 9-25.

dernières années, en particulier par le biais de collaborations entre historiens de différentes périodes⁴². Mais je voudrais ici surtout insister sur l'enrichissement de notre approche des rapports entre texte et contexte, et même, plus généralement, des rapports entre documents et contexte. Bien sûr, les réflexions en France sur la question de ces rapports – et plus généralement des relations de l'historien à sa source – sont loin d'être absentes. Que l'on pense à toutes les réflexions récentes sur le statut et les usages des images, sous l'impulsion notamment de Jean-Claude Schmitt ou de Michel Pastoureau, ou encore à la nouvelle érudition qui se développe depuis quelques années⁴³. Mais l'historiographie anglo-américaine peut également apporter des éléments de réflexion.

D'une part, elle nourrit une conception très large de la littérature. Trois réflexions d'historiens anglais et américains, de formation littéraire et/ou historique sont à cet égard caractéristiques d'un mouvement plus général. Selon John Burrow, tout d'abord, la notion moderne de littérature, qui prend en compte à la fois l'aspect fictionnel de la littérature et sa « fonction poétique », ne s'applique qu'imparfaitement à la période médiévale, dans la mesure où le premier critère n'apparaît que de manière secondaire et non obligatoire et où seul le second critère est déterminant⁴⁴. Il en conclut qu'il ne faut pas systématiquement exclure les traités, sermons et autres lettres en prose, ni d'ailleurs les œuvres en vers qui traitent de sujets à première vue « non littéraires », comme l'éthique, l'histoire ou la didactique, ce qui est le cas si nous nous en tenons à notre notion moderne de littérature. Selon Burrow, finalement, la notion même de littérature s'inscrit dans une évolution historique et peut être étudiée pour elle-même, mais aussi dans un contexte beaucoup plus vaste permettant de contribuer à l'appréhension des représentations sociales d'une population à une période donnée. Helen Barr a également contribué à la réflexion en suggérant que « les caractéristiques formelles du langage utilisées dans les textes littéraires sont fortement chargées de résonances sociales, et qu'examiner en détail le langage littéraire des textes, c'est aussi examiner les sortes de travail sociologique (*kinds of sociological work*) accompli par les textes littéraires »⁴⁵. Elle insiste donc sur la dimension sociale de la forme d'un texte, ce qui me paraît essentiel pour tous les types de sources historiques – et pas seulement

⁴² Voir I. BRIAN, D. LETT, V. SEBILLOTTE CUCHET et G. VERDO, « Le genre comme démarche », *Hypothèses*, 2004, p. 277-295.

⁴³ Voir par exemple, pour l'image, J.-Cl. SCHMITT et J. BASCHET éd., *L'image. Fonctions et usages de l'image dans l'Occident médiéval*, Paris, 1996 ; et pour la « nouvelle érudition », L. MORELLE, O. GUYOTJEANNIN et M. PARISSE éd., *Pratiques de l'écrit documentaire au XI^e siècle*, Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 155/1, 1997.

⁴⁴ J. BURROW, *Medieval Writers and Their Work, Middle English Literature and its Background, 1100-1500*, Oxford, 1982.

⁴⁵ H. BARR, *Socioliterary Practices in Late Medieval England*, op. cit., p. 8.

iconographiques, qui ont fait en France l'objet de davantage de réflexions en la matière. Gabriel Spiegel enfin, dans une tentative pour concilier les défis posés à l'historien – en particulier à l'historien des textes – par les théories du tournant linguistique a insisté sur la « logique sociale du texte, une expression qui combine une insistance sur la vision d'un langage qui est généré socialement avec une insistance égale sur la compréhension du caractère discursif de tous les textes en tant qu'artefacts littéraires »⁴⁶. Si la « réalité » historique est bien médiatisée par le discours, qu'il soit textuel ou non, cela ne signifie pas pour autant qu'il faut la nier, mais simplement qu'il faut être attentif à la manière dont elle est construite. Finalement, ces conceptions très ouvertes de la littérature, et plus généralement du statut discursif du texte, autorisent, à mon sens, des croisements plus aisés et plus fréquents entre différents types de sources, entre sources textuelles de différentes natures (littéraires, normatives...), mais aussi entre sources textuelles et non textuelles. Bref, les problèmes de communication sont peut-être davantage étudiés en tant que système.

D'autre part, mais dans le même ordre d'idées, une attention plus grande qu'en France est peut-être portée aux aspects linguistiques, essentiels pour la compréhension de la structure et des évolutions de la société, comme le souligne encore Helen Barr lorsqu'elle martèle que le langage (écrit ou non écrit) est bien une forme de comportement social⁴⁷. De fait, les recherches sur la place du langage dans la société médiévale sont assez nombreuses, en Grande-Bretagne comme aux États-Unis. Ces différents éléments sont d'ailleurs plus généralement à relier à la question de la *literacy*⁴⁸ et des rapports oral/écrit, en grande partie initiés par les travaux de Michael Clanchy et qui suscitent encore aujourd'hui de nombreuses recherches⁴⁹.

Les convergences entre les historiographies anglo-américaine et française, tout comme les apports possibles de l'une à l'autre (et réciproquement) ne sont donc pas négligeables, mais elle sont pourtant souvent négligées. Le fait, par exemple, que l'ouvrage fondateur de Michael Clanchy ne soit toujours pas traduit en constitue un signe bien tangible...

⁴⁶ G. SPIEGEL, *The Past as Text. The Theory and Practice of Medieval Historiography*, Londres et Baltimore, 1997, p. 53.

⁴⁷ H. BARR, *Socioliterary Practices in Late Medieval England*, op. cit., p. 1.

⁴⁸ La *literacy*, aptitude à lire et à écrire, est une notion plus large que celle d'alphabétisation.

⁴⁹ M. CLANCHY, *From Memory to Written Record : England 1066-1307*, Londres, 1979, 1992. Les historiens allemands ont également beaucoup travaillé sur ces questions, et en particulier sur la notion d'écrit pragmatique : voir H. KELLER et L. KUCHENBUCH, « L'oral et l'écrit », dans *Les tendances actuelles de l'histoire au Moyen Âge*, op. cit., p. 127-169. Il faut souligner que ces thématiques ne sont bien sûr pas complètement ignorées en France : voir par exemple l'ouvrage de Pierre CHASTANG, *Lire, écrire, transcrire [Texte imprimé] : le travail des rédacteurs de cartulaires en Bas-Languedoc, XI^e-XIII^e siècles*, Paris, 2001.

Aude Mairey

L'histoire culturelle dans l'historiographie anglo-américaine

Bibliographie de la *Royal Historical Society*

Répartition thématique pour 2002

Tableau 1 : Angleterre, 450-1500

Thèmes	Articles	Livres	Editions	Total	%
General	9	8	11	28	2%
Historiography and historical methods	17	5		22	3%
Population and Environment	67	12		79	11%
Social	77	17	1	95	13%
Economic Activity and Organization	59	6	1	66	10%
Intellectual, Cultural and the Arts	107	23	21	151	18%
Religious Beliefs, Practice and Organization	144	24	27	195	23%
Politics, Administration and Law	76	20	11	107	13%
Military	19	3		22	3%
Foreign Affairs	21	2		23	4%
Total	596	120	72	788	100%

Tableau 2 : Angleterre, 1066-1500

Thèmes	Articles	Livres	Editions	Total	%
General	8	5	11	24	2%
Historiography and historical methods	8	2		10	2%
Population and Environment	23	2		25	6%
Social	52	11	1	64	13%
Economic Activity and Organization	40	3	1	44	10%
Intellectual, Cultural and the Arts	74	17	15	106	19%
Religious Beliefs, Practice and Organization	98	15	18	131	25%
Politics, Administration and Law	61	15	11	87	15%
Military	16	3		19	4%
Foreign Affairs	15	2		17	4%
Total	395	75	57	527	100%

Tableau 3 : Angleterre, 1066-1500, « Social »

	divers	<i>gender</i>	marges	héraldique	Total
Total	45	12	2	4	63
Social Life and Conditions	18	8	2		28
Social Structure	22	4		4	30
Social Policy and Welfare	5				5
%	72%	19%	3%	6%	100%

Tableau 4 : Angleterre, 1066-1500, « Cultural »

		%
Media and Communication	17	16%
Science and Medicine	5	5%
Ideas and Learning	16	15%
Culture and the Arts	53	51%
Editions	13	13%
Total	104	100%

Tableau 5 : Angleterre, 1066-1500, « Religious »

Généralités	1	1%
Éditions	18	14%
Archéologie et architecture	13	10%
Institution ecclésiastique	23	18%
Église et pouvoir	7	5%
Croisades	1	1%
Hérésie	10	8%
Juifs	1	1%
Production culturelle et intellectuelle	23	18%
Pratiques et vie quotidienne	31	24%
dont Saints et reliques	10	
dont Pèlerinages	8	
dont Femmes	2	
Total	128	100%

Répartition thématique pour 2006

Tableau 6 : Angleterre, 1066-1500

Population and Environment	12	12%
Social	8	8%
Economic Activity and Organization	6	6%
Intellectual, Cultural and the Arts	34	36%
Religious Beliefs, Practice and Organization	19	20%
Politics, Administration and Law	14	14%
Military	2	2%
Foreign Affairs	2	2%
Total	97	100%